

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Sel et soif

Cécile Cloutier

Volume 20, Number 6 (120), November–December 1978

Pour l'Hexagone

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60094ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cloutier, C. (1978). *Sel et soif*. *Liberté*, 20(6), 52–None.

CÉCILE CLOUTIER

Sel et soif

Et ténébraient
Les soies du sel
Aux soifs des soirs

Un oeuf de pain
Germe des chaînes de cristal
Dans le vin fervent de ta main

Le long d'un goût
De mûre
A l'oreille
Et d'une odeur
De phlox
Aux yeux

Je décevais

Cécile Cloutier

GILLES CYR

Montagne, journée

I

Pas de montagnes, sauf une
rassérée, plus dure :

visible — dans sa porte.

J'irai jusqu'à cette porte,
je la soufflèterai.

II

L'arbre
de l'hiver éclaté,

la neige fruste des ventis.

Le ciel écrasé se relève
sans respirer.

III

Écoutant ce qui est perdu :

il faut encore que la poitrine passe
où le jour a été, foré, interrompu :

sur la table exigüe, escarpée —

IV

A l'écart. A
l'écoute.
Pendant que le fer
lit.

Dans le
pays ?
Là tu ne peux
apparaître.

Cours encore —

V

La lame de la neige
me conduit

je ne freine presque pas

j'assiste à ce champ froid
sombre ici —

ce cahier meuble où la route a pris.

VI

La parole
vient dans l'air,
dans l'usure,
attend dans l'air
heurté des façades :

« nos mains
sont sur nos yeux, nous
voyez-vous ? »

VII

Le froid reprend, immobile.
Je regarde autour de nous.
Nous —
quels fruits ? les paniers vides
nous les avons détruits.

Ils regardent —

Guillaume Apollinaire

GEORGES DOR

Récitatif

Voici le récit des douleurs et des joies
Et voici la légende de nos vies
Douleureuse existence et sauvage grandeur
Les minutes précises précieuses
de la Grande Assemblée
où se retrouvent enfin nos rêves rassemblés

L'enfance miraculeuse
d'azur et d'or et de musique
d'orages et d'éclairs
de feuilles et de bourgeons
de naissance et de connaissance
d'encens et d'accords en majeur
d'arbres et de forêts
d'ombre et de lumière
l'enfance aux alouettes
et l'enfance aux corneilles
apprendre tout par cœur
tout oublier de même

Et voici la jeunesse immense et innombrable
nos rêves de grandeur la grandeur de nos rêves
le fleuve s'élargit
on ne voit bientôt plus ni l'une ni l'autre rive
ce sont les grandes orgues ce sont les grandes eaux
c'est la fonte des neiges et la grande débâcle
surtout sans le savoir c'est la grande débarque
et bientôt ce n'est plus tout à fait le printemps

Et puis c'est la trentaine
et c'est une île quelque part
juste le temps de s'arrêter
et tout de suite l'on repart

L'aimant de la quarantaine est entré dans la danse
il faut être très attentif chaque minute chaque seconde
car c'est bientôt la fin du monde
et c'est bientôt la cinquantaine
nous n'apprenons plus rien par coeur
toute chanson que l'on aimait
est devenue chanson ancienne
on s'en va vers la soixantaine
après on s'en va vers ailleurs
un peu plus tôt un peu plus tard
qu'importe il se fait déjà tard
la fin n'est jamais en retard
et si la vie n'est pas un rêve
elle apparaît comme une trêve
entre la naissance et la mort.

Gery Dor

JEAN-PAUL FILION

Vers toi . . .

tant que tu n'es pas lumière de mon sillage
rien n'a sauvé ma journée
tant que ton visage s'absente de mes mains
tous les dieux du ciel sont à réinventer

j'ai pour moi tout le temps
pour t'attendre
et te réapprendre
je joue sur les cordes de demain
comme sur la table d'un violon

mon espérance est agrippée au meilleur de toi
si tu t'éloignes
je me tends branche dans son espace
ma soif ne croit qu'à ton eau
si tu coules à la mer
je deviens ton affluent

long est parfois le fil de ton silence
mais j'ai pour ta voix
tout le temps qu'il faut à mon oreille

Temps de levain

quand par la faute des consciences en sommeil
toutes les voies sont tombées une à une
quand le jour passé est à jamais perdu
(parce qu'on a cru le vivre seul)
il faut autrement regarder
de quoi est fait le noyau de son corps

de mon esclavage au long cours
je garde une mémoire tout à l'ombre
il est temps où mourir
de rendre à leur clair foyer
mon visage et ses dessous
de mettre tout ce que je suis de peau d'homme
bien à sa place
là où il fait temps de levain
où le divin ressemble au point du jour

Jean Paul Félis

LUCIEN FRANCOEUR

Les souvenirs au pantographe

à Claude Beausoleil

alanguissement dans un spleen de foetus et vague à l'âme
 quand l'écriture de chanvre me rejoint dans le vertige où
 je voudrais m'étourdir pour m'étirer la veine
 l'art splénétique m'est une étreinte de solitude en noir
 je suis un écho épidermique une affiche toujours déchirée
 une liaison interdite
 on me rencontre sur une musique trop près de l'oubli dans
 la gloire en écran diaphane

il y a toujours un peu de regret au bout des doigts à la fin
 des servitudes sanguines
 l'absence de désir me prend à bras-le-corps et j'ai le haut-le-
 coeur en bas-relief permanent sous les jouissances ma-
 nuelles
 en moi précisément je souffre d'astrophobie verticale alors
 je me résouds horizontalement

la poésie n'est plus que l'à-côté du langage le coup du jour
 au goût du temps
 l'homme en moi ne me suffit plus
 la poésie n'est plus qu'une chanson populaire qui pend en
 lambeaux aux lèvres de la trivialité

il était une fois le temps plus que jamais de se prendre pour
 plusieurs autres à la fois et de se parler au pluriel au risque
 d'être réduit à soi pour se lire être lu et s'étreindre
 je suis aux aguets devant le miroir à l'inversion du masculin
 singulier et je jouis au féminin
 j'inhale des fragrances volubiles venues d'avant le bout du
 monde
 je m'organise des yeux qui me convoitent de près je me refais
 une beauté obsidionale

je me laisse couler jusqu'à l'origine de mon archytexture
phallogratique

mais le décor se replie incontinent en fête foraine détremée
derrière une image d'Epinal tombant de l'oeil pinéal
on mémorise la joie pour ne plus y penser c'est plus court
on se remémore les visages convulsés à cause du givre dans
les babines ruinées
hors-texte le mythographe se fait la queue leu leu dans la
blessure de la femme universelle

la plupart du temps je suis félin en rut
j'ai le corps comme un cri étouffé dans l'oreiller
j'ai la gorge ouverte sur l'ennui tordu
une tentation acrobatique de tendresse inaccessible me ponc-
tue les tempes histoire de pratique interne
j'adhère au soleil inhibé de toute part je lèche la densité qui
suinte des ombrages
j'ai la langue molle et déliée quand la textualité est une idée
fixe

je me joins à l'envers et me rabats sur l'en-dedans on n'en
parle plus je me jette dans la psyché comme un mauvais
souvenir quand il ne me suffirait que d'un coup d'épine
dorsale pour rejoindre ma réalité pressante

je me pointe la caméra endogène en prière de deuil sur la
laide mort malade qui se mouve vers sa marre métaphy-
sique
et je fais demi-tour dans la mémoire des dieux

(ainsi les dés arabiques sont jetés dans l'antiquité par inad-
vertance)

Lucien Francoeur

JUAN GARCIA**A Pierre Jean Jouve**

Comme un mort étranger à son propre trépas
comme un mannequin ivre au bout de son néant
j'ai longtemps écroué l'écho de l'océan
au fond de la folie qui guide tous mes pas

j'arpentais le rivage à lui-même rendu
d'un autre enfer encor plus fouetté que le sable
et j'ai trouvé le feu des choses que j'ai vues
gouffre clair et changeant qui accède à la fable

j'étais ainsi lié aux astres les plus clairs
détenteur du pollen des roses clairvoyantes
et le ciel me dédiait l'image de la mer
linceul tout fait d'azur où dorment les amantes

or j'ai rêvé encor et mon rêve a tinté
dans le chaos énorme de la Liberté
et les hommes ont sué de la sueur des hommes
morts et criant encor à la bête de somme

Juan Garcia

ROLAND GIGUÈRE

Faire terre

Marcher ployé sous le poids des feuilles
marcher sans fin dans les bois de frênes
marcher pour se perdre enfin à court d'haleine

suivre son ombre jusqu'au soleil
suivre le ruisseau qui nous tient la main
suivre au pas et à l'oeil
suivre la couleur de demain

continuer l'arbre par ses racines
continuer le chemin par ses courbes
continuer dans ses pauvres ravines
continuer à travers mousses et tourbes

sortir du limon premier
et revenir debout dans sa propre glaise
faire la vie dénouée
et la parole à l'aise.

Roland Giguère

ROBERT GIRARDIN**Lettre à Miron**

L'écrivain n'a pas à choisir. Le choix se fait de l'intérieur. A son insu.

L'idée précède les mots. L'écrivain ne choisit pas davantage l'idée. Elle germe, l'habite et surgit mystérieusement, spontanément.

Dans la construction du livre, l'auteur avance dans un monde inconnu qu'il découvre au fur et à mesure qu'il le crée.

L'écrivain ne choisit pas parce que c'est le hasard qui provoque l'impression créatrice. L'écrivain sait la reconnaître, l'amener au jour découvrant ainsi l'oeuvre latente en lui. Alors seulement il interprète ces impressions fugitives. Celles qui feront l'oeuvre. C'est son seul choix.

La difficulté du choix n'échappe jamais à l'auteur. Il sent sous chacune des images et des objets autre chose que ces images et ces objets. Il a conscience d'entreprendre quelque chose de plus difficile que le simple exercice normal de l'intelligence. C'est un « retour aux profondeurs ».

Pour effectuer ce retour, l'intelligence doit parvenir à séparer les deux couches qui composent chaque impression. Toute impression est double, prolongée en nous-même par une autre moitié que seul nous ne pourrions connaître.

Trop souvent, nous nous contentons de la part externe de l'impression pour pouvoir plus facilement communiquer avec les autres.

L'artiste ne doit pas se contenter de regarder la surface des choses et des êtres. **L'ART EST UNE VÉRITABLE RADIOGRAPHIE.**

Il existe au fond de chacun de nous une multitude de clichés négatifs dont nous nous détournons par facilité. L'intelligence de l'artiste se doit de les développer, l'impression est son révélateur. **À TOUT PRIX, IL FAUT VAINCRE LES MODES HABITUELS DE PENSER ET DE SENTIR.**

L'artiste doit avoir la force de s'astreindre à faire passer une impression par tous les états successifs qui aboutiront à sa fixation... À L'EXPRESSION, À LA CREATION.

LE VÉRITABLE SENS ARTISTIQUE EST DANS LA SOUMISSION À LA RÉALITÉ INTÉRIEURE.

Cela seul permet de retrouver les harmoniques qui entourent progressivement l'impression primitive. L'instinct sélectionne ce que doit retenir la mémoire. La création artistique réalisée par l'intelligence à partir des sensations profondes, nous enferme un peu trop dans notre réalité. C'EST LE STYLE QUI PERMET DE COMMUNIQUER AUX AUTRES CETTE RÉALITÉ.

ÉCRIRE UN LIVRE REVIENT DONC À RECRÉER NOTRE UNIVERS PERSONNEL EN LUI DONNANT UNE VALEUR GÉNÉRALE.

L'écrivain doit préparer son livre minutieusement avec de perpétuels regroupements de forces, le construire comme le fleuve son lit, LE CRÉER COMME UN MONDE sans laisser de côté ces mystères qui n'ont probablement leur explication que dans d'autres mondes et dont le pressentiment est ce qui nous émeut le plus dans la vie et dans l'art.

Il est temps, cher éditeur, qu'avec votre complicité, nous lâchions nos impressions pour imprimer nos certitudes.

ROBERT G. GIRARDIN
écrivain

Le 23 septembre 1975 à Montréal.



Robert G. Girardin

JACQUES GODBOUT

A Marcelle R.

Dans Oslo qui s'ennuie éclatent
Des grenades de bière
Au Grand Café assis derrière
Je contemple la carte :
Un steak de baleine fera l'affaire !
Le vent se lève chasse l'angoisse
Plus rien ne me tracasse
J'ai un but dans la vie (hélas)
De bouchée en bouchée venger Jonas !
Harpon ! Moutarde ! Fourchette !
La poésie est toujours dans
Son assiette

A handwritten signature in black ink, reading "Jacques Godbout". The signature is written in a cursive, flowing style with a large initial 'J'.

CLAUDE HAEFFELY

Quelques fausses notes au coeur du paysage

Nuit blanche.
 Elle insiste et c'est l'émeute.
 On sait que les forêts parfois
 dépassent les bornes du bon goût.
 Elle respire.
 Tout au bout de ses doigts
 elle écoute une main qui plonge dans l'impossible.
 Elle attend immobile
 que la nuit retombe en pluie fine
 sur la chaise des mille et une nuits.
 On voit la nature à l'ouvrage.

Dans l'oeil du hibou la rose est nue.
 La chasse est ouverte,
 c'est la corde ou l'extase.
 ô nuit décapitée.
 La mort crache rouge et
 tout au fond des granges
 Le ciel est enterré vivant.

Écriture illisible...
 elle occupe toute la page.
 On fait entrer les fauves et
 le désir s'enfonce dans une image
 éblouissante et crue.
 L'escalier monte.
 La page se couvre de guitares et d'oiseaux.

Ensuite, la cérémonie n'est plus
 qu'une illusion sauvage
 un rêve interdit par des lois
 qui s'égarer dans les velours roses du ciel.
 Elle bouge et dévore quelques mots

qui résistent aux longs discours des Singes.
Mais c'est déjà une autre histoire.

Elle attend l'immense main possible
qui rôde au-dessus des villages.
La terre est noire.
La forêt sort des ombres.
Un muscle d'acier brille
dans l'oeil du vautour.

La main refait la route
fouille l'horizon chancelant
s'avance et succombe à la tentation,
au cannibale qui sera saigné
comme un porc.
Et là-haut, tout là-haut,
le maître peut faire sa bouche
en cul-de-poule pour siffler ses esclaves,
en souvenir de l'homme,
elle imagine un arbre,
une ligne de vie, un autre monde.

Dans les entrailles de la terre
l'aube est un os.
La réalité s'é gare.

Claude Haeffely.

ALAIN HORIC

Pensée en fleur

à mon porte-bonheur dans deux vies

ce jour est bon
ton coeur est jardin cosmique
l'univers boulange des astres vivants
soleils en vrilles jigie sidérale
roue profuse de lasers magiques
triangle passeur de tendresse en braise

ce jour est naissance
phare pulsar corps fait lumière
pris par l'aimance de ton étoile
ta planète tourne dans ma tête
tes pavots sont charme qui envoûte

ce jour conspire mondes et merveilles
tu es partout fulgurance en élans et bonds
fille multiple de mèche en flammèches
aussi belle dedans que dehors
unique femme galactique

la folie pure transcende
ta magie troue les mailles temporelles
ce départ nous effile en fuseaux fusants
la mort propulse son cosmonaute
le lévite sur le cordon d'argent
dans son vaisseau astral

oeil ébloui du miel de la blondeur
tournesol en quête de l'aube de ton visage
ainsi qu'une étoile amoureuse défait ses cheveux
me traîne épars dans son champ
sa tresse nous lie en trances

trapéziste sur la barre lumineuse
en saut hors son corps clignotant
brille la constellation de l'autre vie
amour centrifuge le lance en orbite

âme soeur si joliment incarnée
sublimement nous frise lumineux
entité jumelle en ces mondes parallèles
vertu vibratoire et grâce qui gravite
le j'aime fuse en gerbes de lumière

s'il n'embrasse ton sourire illumine
mon corps se dédouble de son soleil
que tu télépathies une seule pensée en fleur
mon aura s'embrase d'amour flambe

Alain Héric

GILBERT LANGEVIN

Le fou solidaire

Jour étroit où en sommes-nous
 jambes au cou camarades
 fonçons vite gare aux Dogmes
 VERS L'ACTE NORD

+

Nous boirons l'huile du danger
 Nous caresserons nos monstres embellis
 Nous ferons bouillir l'incommunicable
 Nous danserons enfin sur le corps
 du Fichier central

+

Hanté par un couloir
 qui me transgresse immonde
 en accord avec le Vide
 jusqu'au point de n'être
 qu'un peu de temps giratoire
 agitation multiple où tout périlite
 magma de perdition dont je reçois
 ce que je suis

+

Bondieu qu'en ces lieux
 la haine s'attarde
 au milieu de l'Opaque
 le vent crie : fuyons d'ici
 laissons-les s'ensevelir

ce monde aura des portes un autre tantôt
notre secours est pour ailleurs

or dans un cœur évolutif
un amour secret fraie sa voie
tandis qu'une étoile fruitée
marche vers l'Appel de ceux qui sombrent

+

Je reviendrai parmi vous
nu comme une grande misère

vous me reconnaîtrez
malgré mon invisibilité

vous me prendrez pour une aile
ou le sang d'une aile
à travers vos pas

A handwritten signature in black ink, reading "Gilbert Langevin". The signature is written in a cursive, flowing style with a long horizontal tail stroke extending to the right.

PAUL-MARIE LAPOINTE

Transfiguration d'un nô par la télévision

pieds de soi
 dans le marbre noir navigue l'or tissé
 aurore lé sec
 rû de cailloux sur paysage aux cheveux de cerisier
 musiques préalablement assises à la hauteur des tempos
 monts gouttes figurent le crépitement de l'attente

• • •

prologue loup masqué
 rigide
 litannique présage de l'éternel

les voix les tambours
 animaux frappés du doigt
 égorgés sans mourir

• • •

pieds de soie
 vêtue carrelée quand le visage entre en scène
 et va crier

éclatement de cent rayons de riz
 fracasse le compère ainsi tiré du guet
 poursuite s'enflant lacérée de lames

• • •

le masque bouge sous éventail
 en paupières

robot de bosquets soit la girouette lente !
 d'une brise non anodine froissant les feuilles

scène amortie

• • •

le dieu à ravir
me tourne le dos
au rite adonné

calme plein
tronc de chêne noué
la maison s'éternise

immobiles oiseaux de papier
quand tonne le gong
que sonne la conque d'une bouche
vestige des pas de bois

* * *

deux feux se touchent
en sombre procession portés
feux nourris
eau brisée que veille le myosotis

* * *

poids du père l'enfant
fera l'ancêtre

* * *

contemplation dictée
par cordes de torture
genoux levés colère en chaînes

* * *

cisèlement du masque
marteau sous ampoule de larmes
sous feu de rire
âme inquiète
figée
bouche frémissent

* * *

séchez les tambours !
 pour que le cri ne baisse
 entre les cordes tendues qu'aurait faussées la mer

• • •

que dans l'or soit vêtu le mage
 sacerdotale flexion du torse
 avant que par les mains nombreuses le démon
 ne soit coiffé de la couronne ouverte

• • •

ceci venant de l'eau
 d'une île que l'eau polit

• • •

pieds de soie ne chantent pas tant
 mais flattent le marbre étale
 le tout surmonté d'un oiseau sur tige
 fiché dans le crâne de la divinité même

personnage autour duquel les pendeloques bruissent
 l'éventail
 les bambous
 les lampes
 l'if

• • •

poupées totales qu'il faut quitter
 idéogrammes des klaxons
 le couple passe entre les clous
 son coupé
 image

Mme. Marie Legault

MICHEL LECLERC

Le corps paré

Ce n'est pas par plaisir que je te rencontre
mais pour ce langage entre nous qui change
et cet amour en toi qui parle comme une langue
je te rencontre
dans la terrible luisance de nos discours
dans cette superficie imaginaire où
nous dressons nos corps
et le baillement de leurs signes
tu pénètres solitairement
notre patience désespérée
hors du comblement silencieux de l'écriture
ainsi me transperce
la douceur utopique qui me désire :
ton corps paré d'un discours
où n'entre plus ce que je dis.

Michel Leclerc

ISABELLE LEGRIS

Fuseaux de silence

I

Je me regardais dormir
dans l'âpreté même de la mort

à travers ma sépulture j'étais fontaine
jaillissant de l'au-delà

avant l'aurore
pendant la nuit j'avais déjà été ce tournant
tombé du ciel sur les genoux du monde

les fruits aux mains rouges
parcouraient en riant les phalanges de soie

devant ces troupeaux transis
givrés dans les décembres aux mains rouges

avant le bétail froid
tapi dans les couches de neige
et rouge aussi

j'étais ce visage de diagonal empire

je voyais comme délivrance
des enfants nus qui jouaient au bord du jour
non pas nus de chair mais d'esprit

leurs doigts verdis s'insinuaient
aux chenaux du monastère
et libres comme des cascates
leurs mains jouaient de chèvrefeuilles et de luths
comme de vrais anges

déjà j'étais le torrent qui lançait au-delà de la rampe
le froment de sa colère

des peuples entiers se savaient
ce silence à ma survie

des nations presque peu défendues savaient mon coeur
à l'égal des fleurs brûlées d'automne
brûlé d'avoir voulu aimer

moi je me regardais dans mon silence

mes reins suffisaient comme une bourrasque
avant l'aurore

II

j'étais suffisance au vent

je me regardais
j'étais l'option intérieure
la voie égyptienne
le masque de pierre
pliée comme ce caoutchouc qui répand
ses valves de gomme adragante

votre paupière sans cesse se pliait
se dépliait et se repliait comme si une lumière
trop vive
l'eût enfoncée
vous étiez porte de non-dit en moi
vous aviez le pouvoir de vous introduire
en ma demeure
d'y transporter le diadème de vos mains
et la puissance de vos doctrines silencieuses

je me regardais
j'étais brutale de me regarder
je criais du regard
je criais de silence moi embarcadère muet

je voulais peuples et nations à ma suite

j'étais un vertige de regard
un sirocco de regard et de silence
dont l'oeil en sourdine
déversait des anneaux des soies des fuseaux et des fers

de Silence
de Parole.

Isabelle Lapina

ROBERT MARTEAU

Vigie

Province, blanc-seing.

Lys sous la neige. Veillez,
comme corneille au campanile.

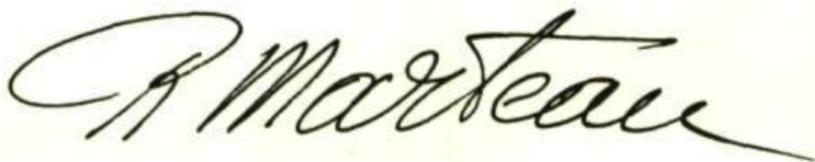
Il est minuit. Ne vous laissez pas tenter par le désert.
Ce doux froissement d'un duvet nocturne,
cette palpitation de pétales, l'écart des lobes,
le voyage même, c'est nous,
pareils au bois qui travaille.

Toute la chair sur un pôle, et ce sont les oiseaux
qui nous apprennent à parler.

Notre langue est celle du minotaure,
et ce boeuf longtemps lécha sa plaie
avant de laisser l'ombre l'absoudre.

Je tendrai le miroir
afin que la clé se déprenne du claveau,
afin que la récolte soit faite
où l'aride gouverne,
afin que la friche tire gloire de ses pierres.

Ainsi pourra-t-il entrer dans la demeure
et poser sur la dalle
le pied que l'eau retient,
l'autre que la lumière cerne.



GASTON MIRON

L'enterrement des mots

(mon) Coeur-amour tant de fois entaillé
 par les déchirures des profondeurs
 si tant la vie m'a laissé pour compte
 j'ai pâti davantage que dilection

(corps d'oubli : mots frissonnants
 quand la moelle de l'être tournoyait
 dans les vagues de nos lèvres
 pour les mêmes confins)

puis l'avenir-amour flanche de nouveau
 voici l'horizon, le désamour
 un passage plus noir que le froid noir d'hiver
 je te dis adieu peut-être
 je te dis que j'ai mal, mais mal
 avec ma tête d'éternité, tête de revenant
 (comment revient-on indemne de l'éternité
 où irais-je maintenant amour si tu existes
 — le monde qui ne s'imagine pas sans elle
 combien de temps met-il à redevenir réel) ?

est-ce la fin de l'amour, la fin
 dans la douleur blafarde des os
 la tristesse sans tain des lacs glacés
 plus loin qu'errances et dérives
 où luit fabuleuse la solitude érotique

(on ne peut perdre plusieurs fois tout son sang
 hors d'elle, au bout de mon sang, le poème noircit)

Gaston Miron

PIERRE MORENCY

... doucement s'embouquent un par un dans la nuit

Commencement du jour : l'enfant du plus jeune, en criant, nous coupa de la rive et le grand canot fraya cap au nord sur ce fleuve de toujours que nous vivions comme nos propres veines. Des moqueurs coulaient dans les saules. Nageant sourd l'aviron, nous avançons portés par une chanteuse de muscles, à travers le cirpe et la folle avoine, exaltant le rôle de la batture, dans un ruissellement de rires pour le carouge. Et allons donc, fine coque aux joues fraîches, fends-nous cela plus au large où crépitent à ras d'eau écailles d'origine ; c'est de l'or, nous avons longue vie là devant — à revendre. Nous voguions si goulûment, le gardevue au front et clignant, dans la saveur des vents instructifs, traversés de soifs et de paroles, mais nous allions, sûrs de l'atteindre, quoi donc ?, assurés, sans le savoir, de la toucher, vous dis-je. Parfois nous faisons silence, nous entendions geindre la tête des montagnes, nous allions percer le vrai sens du visage derrière les troncs : il y avait toujours un tonitruant pour nous courber vers les hauts-fonds qui miroitaient. Les vieux trésors noyés nous aveuglaient, happaient les plus nostalgiques et pourtant nous avançons dans le rauque du héron et ses très hautes amours, le soleil à la nuque maintenant, nous allions toucher la pointe d'une île. Déjà oui déjà. Le fond hurle sous les genoux, gare ! La pierre obscure nous accrochera jusqu'au soir. Puis l'enfant aura un grand cri pour un vieil homme tout nu, surgi des ombres de la grève, qui entrera dans son fleuve à mi-corps, saisissant l'embarcation par le bec. Il fera un sourire à nous démettre le coeur. Je verrai alors qu'il est sans yeux, privé de ses organes et qu'il n'en finit plus depuis de nous touer vers le sombre d'une baie où tant de canots vides...

Pierre Morency

LORENZO MORIN

Jeu de dieu

Son oeil implore les simulacres
Eclate dans l'atmosphère des génies
Fait feu
Fait gel
Son corps apparaît
Transfiguré
Découvre un lambeau de sa beauté
Pétrit ses amours
S'alite sous la pesée du géant
Sans être broyé
D'irréalité
De vérité
Les simulacres l'ont vaincu
Il a dormi
Son corps s'est raidi
Inerte et violé
Désespéré d'avoir été oublié dans des mains stupéfaites
D'avoir dormi
Mais dans son sommeil un dieu a surgi
Il a allumé d'inimaginables ardeurs
Ravivé l'obligeance du bonheur
Embrouillé le double désarroi de son regard
Acquitté la nuit du devoir d'aimer
Lui a ouvert larges les loges de sa flambée
Lui a soufflé les mirages d'un rêve à inventer
La lente fluence d'un monde ajouré
Passivement lassant
Envahi de visages vacillants
De masques volants
Egarés dans de fantastiques horizons
Maintenus dans l'aimance du tourment
Dans l'immobilité
Dans la latence du prodige attendu
Dans son corps en spasme où dort un pays
Où bat le battement lancinant d'un lent mal d'amant

L'Ordre lui a dédié ses victoires
Et déjà le Désordre y amorce d'irrésistibles tourbillons
Constelle la pleine giclée de sa semence
Le vin bouillant des cosmogonies
Le défilé des fantassins
La meute des révoltés
La mouvante ruée des masses désorganisées
Dans ce corps un nom s'inscrit
Une histoire dans l'Histoire s'écrit
Se conscrivent tous les ordinateurs de la génèse
La bergamasque des invités
Ah vienne vite le héros
Vienne vivre dans ses yeux
Vienne le séisme de sa chair métamorphosée
Son cri s'entendra
Des rages de sa folie une raison jaillira
Une féerie d'étoiles émergera de sa nuit
L'Immortalité le portera sur les voluptés de sa divinité
Et le dragon vaincu quittera le long cauchemar de son
[altérité]

Alain Michel

PIERRE NEPVEU

Le temps parfait
(*extrait*)

écrit jusqu'aux os
dans la nuit des grands fauves
l'orageuse santé
des organes

chaque vie, les appareils chantent
les robinets coulent dans le corps
harnaché, versé
en fabrication d'humeurs noires
et d'artifices paysagers

le temps compose son domaine
l'encre longuement rugit

Pierre Nepveu

FERNAND OUELLETTE

Les généraux

Un espace très noir
 depuis l'humain, depuis l'enfer.
 Que de béance pour les morts,
 d'éclats de viscères,
 de lave franche.
 Comme le bleu, tout le bleu,
 paraît de plomb
 pour ceux qui souffrent à n'en pas
 mourir.

Et si l'on plantait des arbres
 par l'esprit des branches ?
 Un ouragan de baobabs
 balayant les bêtes et les hommes ?
 Quelle opulence terreuse !
 à ternir les corniches de Dante,
 à pétrifier le paradis.

Car ici, là-bas, on rêve !
 Camisoles, vivisections,
 barres chauffées à blanc
 pour femmes d'ivoire
 et petits bien mûrs.

Videla, Brejnev. Pinochet et cie :
 ça bâche le ciel !
 Comme les perles se vident,
 s'avancent tous déserts sur l'hoziron !
 On broie les purs et leurs ailes
 (nos silencieux brûlants de l'amour),
 mais les morts s'échappent.

Voyez-les porter leur âme
 avec l'olive, le rameau, la racine.

Encore un peu de temps,
avait-Il dit,
et l'oiseau sourira,
et blanchira la mer
poussée par le soleil
et le désir.

Aujourd'hui !
en nous, par nous,
malheur à ceux qui parlent vifs,
à ceux dont l'être s'ouvre avec l'orient,
à ceux qui ne croient plus à leur ombre,
à ceux qui montent avant leur mort.

Fernand Ouellet

LUC PERRIER

Mot de passe

J'arrive avec le printemps
à travers champs et bêtes
par le fleuve gagner du temps
quel raccourci
sans passer par la pierre
les sillons les mailles les énigmes
mais comme il faut s'user
perdre des plumes
pour le grain du bois
le grain de sagesse
dans nos herbiers d'automne
tenir bon
par des neiges impraticables
par des vents qui jettent bas
tout appel de rose

Ce pays par le bras du fleuve
d'ici de Rivière Petite Blanche à nous
ce pays courtepointe de pissenlits
labouré remis en terre espéré
ce pays au bord des larmes
ce pays
la maison du coeur le vin du retour
ce pays à la main
dans nos cahiers de souvenirs
l'avions dessiné d'un trait
d'un vol d'oiseau
d'enfances et d'épousailles
avec les abeilles avec les violons
mais nous perdons
nos rivières nos mains

Faudrait se couper en quatre
le navire coule de partout

ils ont mis le feu aux poudres
par-dessus le marché
comment dire ce pays
comment parler neige
ô ma grive éternelle
ce pays d'un seul cri
comment le composer
quand d'autres meurent
de la faim meurent
de la main des hommes
quand des mères pauvres comme vent
perdent en chemin leurs enfants
comme septembre ses pétales

Et nous retrouver sur la branche
nous de toujours de partout
nous retrouver en montagne
en chantant en rêvant
nous retrouver à l'oiseau
avec l'arbre sur les bras
nous retrouver vieilliss et si jeunes encore
à ce poème soleil de mise
à la forêt tout le feu de l'automne
les champs défaits pour l'hiver
repartis les enfants à rire perdu
nous retrouver
avec des mots d'écorce et d'aubier
nous retrouver
en remontant les lunes



ALPHONSE PICHÉ

Crépuscule*(fragment)*

Frêle mobile sur le pan incliné de ma vie
imagerie
au profil des songes courbés
quelque écho noir
de la margelle coutumière de pierre
saigne sur mon coeur et meurt d'infini

Voilà le temps des crépuscules
sur les os de l'échine
vers quelque Horn féérique désastre
grand large les hauts voiliers
sont disparus dans les mauves de la nuit

Les entrepôts géants
sonores de la marche des mondes
béent au vent du large
espace capté les treuils réintégrés

Les murs les bois les cuivres
errance figée
dressent leurs amers dans la mouvance du passé

Solstice de vieillesse
la cour arrière des décrépitudes
le jardinet pantelant
brouilles et roses douloureuses

Immobile et de craie le visage
sur les religiosités à tranche d'or
pour l'arythmie des heures de peur

Alphonse Piché

JEAN-GUY PILON

Reconnaître sa demeure

à Jacques Godbout

I

Non, ce ne fut pas à bord d'un 747
 d'Air France ou de British Airways ;
 Non, ce ne fut pas à New-York chez
 Bloomingdale ni au Melody Burlesk ;
 Et ce ne fut pas non plus ce dimanche-là,
 dans l'émoi de San Francisco, ni
 à Rio ni à Jérusalem,
 Ni près des filles d'Amsterdam ou
 de leurs soeurs parisiennes de la rue
 Saint-Denis.

II

Cela devint mot dans l'émiettement
 du temps, dans l'exaspération quotidienne retenue,
 Cela devint pluie dans la désolation d'une
 journée d'amour perdue,
 Cela devint pleurs quand fils aîné
 prit son envol avec joie partagée,
 Cela devint pierre devant l'absence
 des camarades dans les virages
 dangereux

III

J'écoute le grésillement de l'érable dans le foyer
 Parfois il pleut parfois il neige
 Cela dépend de nos coeurs et des saisons
 Il y eut même du soleil durant tout l'été
 Et la bonne chaleur dans ma cour
 Et tout le long des fleurs de la Côte Saint-Antoine

IV

Je suis fleuve et ses rives sont miennes
Je suis silence et mémoire
Je rêve dans le temps de mon corps
J'habite un douloureux bonheur
Ma fragile éternité déjà
Mon inestimable solitude

V

Et bientôt la mort...

Jean. Guy R. Les

CLAUDE ROUSSEAU

Elégie à la mémoire d'un ange

Rentre dans le ventre de la terre
 Plus bénéfique que le ventre de ta mère.
 Une petite main gisait à la surface du sol
 De l'enfant mal inhumé pauvre fleur
 Une petite main froide
 Qui seule aurait réchauffé mon coeur.
 Ce sera pour un autre tantôt
 Quand l'innocence ne sera plus écrasée
 Ou bafouée subtilement, crachats et pierres...
 Une petite main tendue suppliante
 Vers le soleil de justice.

Que la terre soit détruite
 Tous les oiseaux foudroyés
 Les arbres déracinés
 Mais que cette petite main froide d'enfant assassiné
 Soudain chaude et régénérée
 Vogue vers le soleil témoignant
 De notre soif d'innocence de pureté
 De joie de noblesse de douceur.
 Dans son sillage
 La terre sera peut-être recrée
 Ou sous sa tendre poussée
 Le ciel ouvert.
 Le Christ est mort mais il est d'autres Christs
 A qui il délègue ses pouvoirs — resurgis.
 Cette main me condamnera ou m'absoudra
 Peut-être vous aussi...
 (Un petit gars du pays.)
 En attendant qu'elle essuie
 Les larmes de nos visages
 Les sueurs de nos fronts — qu'elle étouffe
 Les cris et blasphèmes de notre bouche
 En rêve seulement en rêve :

Nous ne pouvons la caresser et la serrer
(Ni la baiser.)

Mort froid dur rigide cadavérique
Cette petite main envolée aux cieux
Ne pourra me fermer les yeux.
Ils resteront ouverts
Sur l'horreur de la terre.

Marie de Housseay

MAURICE SOUDEYNS

Les noces de Vlamer

Argument de ballet

(extraits)

Vlamer parcourt, vautour
des jours
les intervalles-violoncelle
intermittent dans son vol
comme les paumes de la mer
qui claquent et clouent
qui claquent et clouent
au soleil béant
les remparts du vent

et devant lui
dans la crypte subite
du futur accroupi
intrigue vol-tigre
le va-et-vient fugace
de la perdrix
perdue dans la bourrasque

Vlamer
gesticule et gigue
aveugle et sourd
Vlamer va
à tour de rôle
vers le toucher siamois
des deux pôles

et la perdrix-perdue
et le vautour-violoncelle
glissent secret
dans leur course ventrale
et mêlent leur sang
en déroulées-mistral

vagues et voguent
 cataractes et flaques
 pénombre et paons
 grandioses et seuls
 dans les déserts consentants
 dans les spasmes sonores
 des soleils détachés
 quand au zénith
 s'accouple la plaine courbe

mais là-bas, embusquée
 prolifère et proche
 répandue comme une tranchée
 la faim des ancêtres

« Pour manoeuvrer l'origine Vlamer
 tu dois tuer ta mère
 car tu n'es pas seul en toi. »

...

Au pays des aulnes et des foins
 tu trouveras de bons ciels
 pour tes ritournelles.

Sache
 que la faim des ancêtres
 est la plus vorace
 car elle a la mort sous la dent ;
 que pour un condamné
 tu es l'ennemi-né. »

Vlamer se mit en route
 comme un otage volage
 imaginant ses noces
 comme dans l'arène
 on imagine sa force
 mais au pays des aulnes

au pays des foins
l'hiver étrangle ses marsouins

et la scélérate-cerbère
de ses dix doigts de chaste,
de ses six yeux de chasse,
suivi du conseil des Glace
l'armée de terre
et ses cousins sagaces
s'entremêlent et enlacent
le corps de Vlamer.

...

Vlamer ne connut de l'amour
que sa hanche de guerre,
que la moisissure
de son corps-don.



PATRICK STRARAM

variations sur un thème
 où je dis comment, pourquoi et avec qui j'aime
 Thérèse la Louve ironique
 et Dyne Mouso la Déesse-qui-se-marre/
 la Délirante Magistrale
 au parc DeLorimier

pour Juliet Berto, France Théoret, Claude Chamberland,
 Yves Laferrière, et quelques-unes, et quelques-uns

« Kindertotenlieder » (« Chants pour des enfants morts »)
 de Gustav Mahler, par Kathleen Ferrier,
 Orchestre Philharmonique de Vienne
 dirigé par Bruno Walter

Comme un Oliver Lake ou un Yannis Xenakis, en quelques sons, et leurs relations, font entendre l'entier et le plein d'une sensation/idée, en quelques mots dire le décisif et le possible d'un sentiment/projet (l'écriture inscrivant dans sa matérialité comment la perception fait élire l'utopie, avec laquelle va lyrisme)...

C'est somme toute récemment que j'ai compris et décidé mon état irréductible d'**ex-centrique**.

Pier Paolo Pasolini : « Aucun centralisme fasciste n'est parvenu à faire ce qu'a fait le centralisme de la société de consommation. »

Plus je vieillis, plus je souffre épouvantablement de la consommation, que programment de plus en plus totalitairement (inévitabile et investissant de plus en plus un individu qui l'est de moins en moins) des appareils/pouvoirs de moins en moins identifiables, qui empêche complètement la

consumation de soi (compréhension de ses désirs principaux et leur accomplissement en plaisir qui seul donne un sens suffisant à vivre).

Rien qui censure et stérilise comme le Même, de plus en plus la Règle. Et le déchirement ultime... Ce qui m'a désespéré à jamais ces toutes dernières années a été de découvrir que, pour « réussir », projet et pratique socialistes devaient s'aligner sur ce Même, cette Règle. Rupture : plus question que Marx permette d'accomplir Rimbaud : **changer la vie**. Tout ceci s'effectuant au seul profit des nantis de l'anéantissement. Bertolt Brecht : « Dans la règle découvrez l'abus. Puisse toute chose dite habituelle vous inquiéter. » (Je mettais ces lignes en exergue au premier texte que je publiais au Québec, dans « Cité libre ». A mon sujet, Pierre Elliott Trudeau recommandait qu'on se méfie des « prophètes ». L'Histoire peut être très ironique... « Entendre » Albert Ayler et Art Ensemble of Chicago...)

Brecht encore : « Puisse chacun être son propre historien, il vivra alors avec plus de soin et d'exigence. » Or, comment être son propre historien, quand on se soumet aux règles (collectives, le sujet rayé) d'une action politique qui ne remet pas en question le Même du pouvoir qu'elle prétend détruire ? Et cette action ne peut plus viser qu'à mettre en place, à la place de l'autre, un pouvoir identique — plus question de dépérissement de l'Etat, bureaucraties ne valent guère mieux que multinationales, l'objectif demeure inchangé : interdire, faire impossibles les différences... (Cette « raison d'Etat » oblige le Parti Québécois à une politique la plus réactionnaire en ce qui concerne le culturel.)

Henri Lefebvre : « Pas de pensée sans **u-topie**, c'est-à-dire sans vouloir ce qui se découvre en se créant : la différence. (...) Que chacun découvre pour la prendre en charge, en usant de ses moyens (la langue, les oeuvres, le style) sa différence. »

Je crois qu'il n'y a d'insoumission radicale qui transgresse entièrement le Même que dans l'énonciation intégrale et incessante du sujet, l'exposé affiché constant de sa différence. (Singularité d'autant plus spécifique et spécifiée que la situent des **citations** — n'en déplaise à certains scribes fonc-

tionnaires au service du Pouvoir, et pour ce faire soumis au Même, par là consommateurs : impuissants à être critiques, et donc créateurs. Ici donc citations, qui me mettent en situation dans ma spécificité singulière : Jean-Paul Sartre : «... la fonction du critique est de critiquer, c'est-à-dire de s'engager pour ou contre et de se situer en situant...» / Paul Nizan : « Il n'y a pas une grande oeuvre qui n'ait été une accusation du monde, un procès que l'homme faisait à son état. »)

Je crois que chacune et chacun a trois ou quatre choses à dire, qu'il faut sans cesse **répéter** — variations sur un thème : ce qu'elle ou lui désire, dont elle ou lui a un besoin vital, dont elle ou lui est capable, **monologues** permettant des échanges qu'empêche le Même, qui en anonymisant **indifférencie** (condition nécessaire à une consommation que rien n'entrave). Monologue : **se dire à la première personne** (respect élémentaire de l'autre) — quoi qu'on dise : se répéter, variations sur un thème : **ce que je suis, pourquoi, comment, avec qui** (citations, « dédicaces »).

Ainsi Jean-Luc Godard, l'un des **écrivains** essentiels de la condition humaine, de l'être intégral, du vivre quotidien d'un sujet qu'anime l'« entreprise » de sa libération, qui se parle de plus en plus à la première personne dans chaque film (chacun plein de citations), et surtout après « **Pierrot le fou** », qui procédait encore du spectacle, dont la fascination empêche la réflexion critique (et comme j'aime passionnément le spectacle ! mais je ne supporte pas mythification et mystification, ni Hollywood ni Radio-France, ni Staline ni Mao — quels que soient les éléments/événements fondamentaux à y prendre pour une meilleure maîtrise de la nature et un mieux-vivre). Le travail exemplaire et si stimulant d'un Jean-Luc Godard au Conservatoire d'art cinématographique, à l'Université Concordia (renseignements : 879-4349 ou 879-4497) : aucun « critique » (à l'habituelle exception de Serge Dussault) ni aucun cinéaste d'ici ne jugent opportun d'y participer. Je ne suis pas surpris. Je suis de plus en plus seul et désolé — **désolation** (peine, affliction, consternation, détresse).

GAI SAVOIR / GAI DÉSESPOIR.

« J'aime encore mieux composer comme un intellectuel que comme un imbécile. » Arnold Schoenberg.

L'exemplaire aventure/écriture que celle de Marguerite Duras, qui la conduit à se parler elle-même dans « **Le camion** » (où ne sont pas pour rien les « **33 variations sur un thème de Diabelli** » opus 120 de Ludwig van Beethoven — et aussi bien pourrait-il y avoir eu à la fin, citation, le *Larghetto* du « **Quintette pour clarinette et cordes** » K.581 de Wolfgang Amadeus Mozart, par Gervase de Peyer et Emanuel Hurwitz et Ivor McMahon, violons, Cecil Aranowitz, alto, et Terence Weil, violoncelle, de l'Ensemble Melos, à la fin, « Travelling sur les différents décors de la chambre noire. (...) Fin de travelling. On découvre le parc au-delà des baies. Il fait presque nuit. Un arbre se découpe sur le ciel clair ; à sa gauche, un projecteur à arc dirigé vers la chambre noire. »), « **Le camion** » ce plus beau de tous les films parce que rien d'autre n'y est dit que l'essentiel du vivre aujourd'hui, qui est dit à la première personne, sinon il n'y aurait pas d'essentiel mais des généralités pour consommation courante.

Ici, citer Madeleine Gagnon la gentille Lionne : « Se remémorant leur mère muette, leur mère morte à chacun, la même et différente, celle qui n'avait pas su donner de sens à ces signes qui les lui reliaient. Celle qui n'avait rien su dire du si grand carnage humain tout autour. Celle qui s'était éclipsée avant même que ses enfants puissent figurer son destin de morte muette. / Dans les blés rouges, tu vois, en plein milieu de cette inondation de sens, en plein midi flamboyant juillet, bordés des rives rassurantes, rieuses, nous nous consolons, amour, de cet initial abandon, assis calmement dans le creux de la jouissance. » Voici écriture québécoise la plus belle, le sentir et le comprendre mis en branle dans un dire d'un sens et d'un style qui en appellent à différences et une réalité/morale autre, à faire en la vivant. Lire aussi France Théoret, Sylvie Gagné, Denise Boucher, Philippe Haeck.

Ainsi n'a-t-on jamais vu d'image réelle et signifiante de

New-York aujourd'hui, avant qu'y filment d'un point de vue personnel et s'y exprimant/exposant à la première personne Chantal Akerman et Wim Wenders (comment supporter n'importe quel film de Altman ou n'importe lequel de Scorsese quand on a vu « Alice dans les villes » ou plus encore « News from home » ? comment supporter Sautet ou Scola après ce que donnent à voir de l'Europe « Au fil du temps » ou « Les rendez-vous d'Anna » ?).

Ainsi n'y a-t-il de réel signifiant du Québec aujourd'hui qu'à travers les éléments/événements du cinéma à la première personne de Gilles Groulx le Lynx inquiet — « lire » aussi le cinéma de Jacques Leduc, celui de Paule Baillargeon, celui de Denyse Benoît (Claude Jutra et Arthur Lamothe mériteraient une digression qui ne peut avoir lieu ici — il faudrait parler de Danièle Huillet et Jean-Marie Straub, et de tout un cinéma parallèle ou « expérimental », de Antoinette Angelidi à Babette Mangolte, et tant d'autres).

Ecrire — filmer, composer, peindre, sculpter, etc. (c'est la pensée/parole qui spécifie la femme et l'homme)... J'ai été de ceux qui ont voulu complètement discréditer la notion de création, en réduisant toute pratique artistique (qui pour une bonne part fonde un culturel sans lequel le politique impasse) à un seul travail de production. C'était bien légèrement oblitérer, occulter la créativité, ses exigences et les risques y-« compris », la machiniser : ce qui l'incluait dans un système de la consommation, rendant impossible la fondation d'un culturel seule résistance à cette consommation, et selon l'investissement du créateur contre le Même qu'il enfreint.

Si l'on me parle de divertissement, j'entends discrédit du vivre. Et loisirs organisés, ce comble du fascisme, et c'est cette anomalie qu'« institutionnalisent » M.I.T. et C.I.A., qui obligent et réduisent à consommer. Or, dans cette mesure incompréhensible et inexplicable où je vis, ne m'intéresse que vivre, avec le plus possible de densité et d'intensité. Si je ne suis pas intéressé, le vivre cesse. De mon intérêt dépend mon jouir, sans lequel pas de vivre. (Trop de théorie évacue toute substance, et le discours opère dans le

vide dont s'arrange le Pouvoir pour maintenir l'ordre établi. Un Gramsci l'avait compris, qui insistait sur le **sentir**. Je ne conçois de vivre que **critique**, mais je ne conçois de critique qu'à partir de la **perception** de celui-ci que je suis.)

Mikel Dufrenne : « L'esprit utopique anime à la fois et mêle indissolublement le discours et le geste, sans séparer non plus la réflexion et le désir. (...) ... subvertir, oui, mais pour inventer, pour créer. (...) Changer réellement sa vie, cela est exemplaire, même si l'exemple n'est pas suivi. Et ce comportement éthique est un comportement politique... (...) ... il n'est apolitique qu'aux yeux de ceux qui font du politique une spécificité dont ils ont la gestion. »

Edith Piaf (ni par hasard ni pour rien dans Akerman), Jean Ferrat (ni par hasard ni pour rien dans Godard), Bob Dylan, Janis Joplin.

Monteverdi, Bach. Berlioz. Verdi.

Bartok. Berg. Varèse. Boulez.

Thelonious Monk. Charles Mingus. John Coltrane. Anthony Braxton.

« Ne sourions pas de tant de passion qu'enfièvre la logique, on sent bien qu'il s'agit à chaque instant d'aimer ou de mourir. » Jean-Luc Godard.

BLUES CLAIR.

(« **Blues clair** » : le samedi et le dimanche à 22 heures sur les ondes de CBF/FM, une heure de musique afro-américaine comme je l'entends, et je l'entends vitale pour le Québec.)

Voilà.

Je voulais parler de « **Autoportrait au camion** », projet de dramatique pour la radio, au sujet duquel une décision n'a pas encore été prise (quant au texte/images, trois éditeurs déjà me l'ont refusé), et, comme écriture pour **LIBERTÉ**, j'en aurais extrait trois ou quatre pages relatives au couple, et j'aurais cité Colette Magny (et Raymond Devos et Marc Favreau), et j'aurais cité Paul Nizan, surtout « **Antoine Bloyé** » (et plus particulièrement les pages 144, 45, 46 et 47).

Et puis j'ai voulu parler de ces variations préliminaires/préludes, qui me semblent plus importantes dans le réel actuel que nous vivons, quand bien même je les sais réfrac-

taires au Même de la consommation qui a cours, et je sais donc que seulement trois ou quatre voudront les entendre.

Mais c'est bien de et à Louve et Dyne que j'ai parlé (notre « relation » comme je la vis), comme de et à ces trois ou quatre avec lesquels vivre un amour non plus fermé sur lui-même (privé) mais ouvert au monde, sans quoi il s'inertise : meurt.

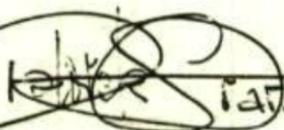
Et c'est écriture qui est l'en-jeu de mon vivre.

« Serene » (Eric Dolphy) par Eric Dolphy, clarinette basse, avec Ron Carter, violoncelle, George Duvivier, contrebasse, et Roy Haynes, batterie.

27/28 septembre 1978, taverne 1815
et restaurant Elégant, est avenue
Laurier, coin avenue Papineau,
Montréal, Québec.



consul



iam le Bison ravi

MICHEL VAN SCHENDEL

Un doigt d'encre est de trop

L'édition fuit comme une lune et les conversations se perdent

Dans un mouchoir de papier mordu de camaïeu

Ce sera pour juin dit-il avant de raccrocher

Et puis pour l'automne pour l'hiver et puis pour le printemps

Ce sera fait à l'automne suivant dit-il encore

Alors tu as le temps d'écrire crocher retisser

Deux trois livres d'aube et de nuit

La poésie dit ce poète ne se vend pas

La poésie c'est pour la nuit

Alors tu restes là avec tout ce papier gras

Et tu en as fait des choses tristes

Comme d'un buis pour les rameaux ou bien d'un bois pour les charbons d'automne

Et des choses moins tristes des oiseaux graves

Des voix d'amis des cendres de cendrier des papiers au vent des devantures

Et tu as écrit sur l'inconnu qui parle

A côté de toi, tu as scribe écrit cet inconnu

L'icône vague aux rails détruits qui passait dans les trains sans auréole

Et cela compte comme d'une aile de mouche

Saisie de l'oeil sous la fenêtre bleue quand il fait beau

Tout ce grillage de colère bleue tu es fait refait tu t'envoles au travers d'un papier ligné pour l'indignation

On t'a eu, tu le sais, comme on le dit aux ateliers du fer et du coton

Cacophonie boîtier de téléphone il a commis la seule erreur de ne pas dire

Quoi de ne pas le dire

Cela celui-là d'un silice

Il n'y peut rien de plus.

Il n'est qu'un poète après tout

Et il a des objections

Qu'il ne dit pas
 Alors tu passes tu pars
 Par les bouleaux les rues les dérisions
 Tu taches de la main l'écorce des gares
 Un doigt d'encre est de trop
 Pour marquer la pupille
 Des inconnus qui vont à la fenêtre aveugle

Montréal, 26 août-3 septembre 1978

Plus peureux que le serpent

Disparaître
 On cesse alors d'être la grande ombre
 Que d'autres éprennent de menace ou de silence
 La croyant menaçante

Disparaître à l'envers grande ombre
 Seule abolie de lin
 Comme une tache de brûlure
 Au soleil des dépouilles

Alors les plus déplumés que le petit oiseau gobé de gour-
 mandise
 Les plus peureux que le serpent
 Respirant « C'était une âme »
 Ils pleurent sur leur propre beauté

Et se haïssent dans le blanc des coquilles

Montréal, 31 août-1er septembre 1978

Mort un 6 février

Père ami des branches voici des roses
 Du santal des bonheurs de jour un mouchoir blanc
 Je pose un épi sur ton front
 Je tire à moi des mimosas de fièvre
 La main prise aux misaines du lit
 Ne meurs pas tu ne dois pas
 J'accompagne le tremblement des doigts jusqu'aux fleurs

Montréal, Nice, Montréal, 4 février-4 mars 1978

Nous irons au bout de l'étoile diffusée par la ville

Velours du plafond de bois la peau tendre a le regard fin
 Aujourd'hui deux jolies d'entre deux âges
 Un souvenir de fraises des bois de brindilles
 Une odeur jamais venue aux yeux qui les attendrissent de sel
 Une dérision de loutre
 Un parcours de sable près du plus attendu
 Une secousse de neige au bas des toits
 Le vent leur fait le dôme blanc
 Nous irons au bout de l'étoile diffusée par la ville

Montréal, 9 décembre 1977

Habitacle

Deux aigles deux croix deux noix
 D'un mur d'eau coulant comme un sentier

Un désordre vif une haleine de hautbois
Telle est la chambre où je vis comme un Wotan
Un dieu des bois des loutres des sagaies

o

Un mur, un autre, un troisième, rectangles hauts, parallèles, blancs. Moins consistants que des draps. Dans l'intervalle régulier des trois murs, des espaces noirs un peu phosphorescents dont la profondeur n'est pas décidable à vue. Il aime X, cette femme, cela seul est consistant.

Montréal, septembre 1977

Yvan Muniel

Bibliographie des oeuvres publiées à l'Hexagone

Cette bibliographie nous a été aimablement fournie par M. Jean Côté, des éditions de l'Hexagone ; elle fait partie du *Catalogue général* que la maison publiera d'ici la fin de l'année. Il faut cependant noter que cette liste n'inclut aucun des ouvrages parus en co-édition avec Parti-pris, Cosmos, Leméac, L'Obscène nyctalope, etc. Un (R) identifie les recueils de poèmes publiés dans la collection Rétrospectives.

RENÉ LAPIERRE

1953

Deux sangs (poèmes), Olivier Marchand et Gaston Miron

1954

Des jours et des jours (poèmes), Luc Perrier

Les Cloîtres de l'été (poèmes), Jean-Guy Pilon

1955

Ces Anges de sang (poèmes), Fernand Ouellette

Du centre de l'eau (poèmes), Jean-Paul Filion

1956

Visages d'André Malraux (essai), André Patry

L'Honneur de la lumière (essai), Jean-Guy Pilon

Le Ciel ferme (poèmes), Claude Fournier

Portes sur la mer (poèmes), Louise Pouliot

Présence de l'absence (poèmes), Rina Lasnier

1957

Poèmes de Russie, Pierre Trottier

L'Homme et le jour (poèmes), Jean-Guy Pilon (100 ex. luxe)

L'Etoile pourpre (poèmes), Alain Grandbois (100 ex. luxe)

1958

A la pointe des yeux (poèmes), Alain Marceau

Crier que je vis (poèmes), Olivier Marchand

Poèmes de l'Amérique étrangère, Michel van Schendel

Brève histoire du syndicalisme ouvrier au Canada (histoire),
Louis-Laurent Hardy

La Poésie et nous (essais), Collaboration

Séquences de l'aile (poèmes), Fernand Ouellette (100 ex. luxe)

1959

Visages d'Edgar Varese (essai), Fernand Ouellette

1960

C'est la chaude loi des hommes (poèmes), Jacques Godbout

Simple poèmes et ballades, Gilles Constantineau

Arbres (poèmes), Paul-Marie Lapointe

Mensonges (théâtre), Paul Toupin

Les Belles au bois dormant (poèmes), Pierre Trottier

La Mouette et le large (poèmes), Jean-Guy Pilon

1961

Recours au pays (poèmes), Jean-Guy Pilon

Privilèges de l'ombre (poèmes), André Brochu

1962

Demain les herbes rouges (poèmes), Jean-Paul Filion

Sémaphore suivi de *Voyage au pays de mémoire* (poèmes),
Gilles Hénault

Blessure au flanc du ciel (poèmes), Alain Horic

1963

Poèmes (R), Alain Grandbois

Du temps que j'aime (poèmes), Luc Perrier

1964

La Cellule enneigée (poèmes), Andrée Chaurette
Variations sur la pierre (poèmes), Michel van Schendel
Factures acquittées (poèmes), Gertrude LeMoyné

1965

Pour les âmes (poèmes), Paul-Marie Lapointe
Le Soleil sous la mort (poèmes), Fernand Ouellette
Cuivres et violons marins (poèmes), Gemma Tremblay
L'Age de la parole (R), Roland Giguère

1966

L'Arbre blanc (poèmes), Rina Lasnier

1967

Dans le sombre (poèmes), Fernand Ouellette
Alchimie du corps (poèmes), Juan Garcia
Manifeste infra suivi des *Emissions parallèles* (essais), Claude Péloquin
Pays sans parole (poèmes), Yves Préfontaine

1968

Comme eau retenue (R), Jean-Guy Pilon
L'Il d'elle (poèmes), Lorenzo Morin
Poèmes et chansons I, Georges Dor
Gilles Vigneault (étude), Aline Robitaille

1970

Suite logique (poèmes), Nicole Brossard
Débâcle suivi de *A l'orée des travaux* (poèmes), Yves Préfontaine
Poèmes 70 (anthologie), Jean-Guy Pilon

1971

Par détresse et tendresse (R), Olivier Marchand
Les Rats aussi ont de beaux yeux (poèmes), Claude Rousseau
Le Réel absolu (R), Paul-Marie Lapointe

1972

- Poésie* (R), Fernand Ouellette
Signaux pour les voyants (R), Gilles Hénault
Le Canadien français et son double (essai), Jean Bouthillette
Le Petit catéchisme (poèmes), Louis-Philippe Hébert
Indépendances (essai), Pierre Vadeboncoeur
Poèmes 71 (anthologie), Jean-Guy Pilon
Au sujet de la poésie (poèmes), François Charron
Minibrixes réactés (poèmes), Lucien Francoeur
L'Orée de l'éternité (poèmes), Maurice Soudeyns
Les Coqs égorgés (poèmes), Alain Horic
Parler de septembre (poèmes), Fernand Dumont
Nouveaux poèmes, Gilles Constantineau
Irish coffees au no name bar & vin rouge valley of the moon,
 Patrick Straram
Mobiles sur des modes soniques (poèmes), Gilles des Marchais

1973

- Poésies I* (R), Yves-Gabriel Brunet
La Main au feu (R), Roland Giguère
Ombelles verbombreuses précédées de *Parcellaires* (poèmes),
 Gilles des Marchais
Le Songe de l'enfant-satyre (poème), Jean Hallal
Lieu de naissance (poèmes), Pierre Morency
Rouge de nuit (poèmes), Claude Haeffely
Pulsions (poèmes), Michel Beaulieu
Totem poing fermé (poèmes), Louis Geoffroy

1974

- Speak white* (poème), Michèle Lalonde
Tableaux de l'amoureuse (poèmes), Paul-Marie Lapointe
Mécanique jongleuse suivi de *Masculin grammaticale* (poèmes), Nicole Brossard
Demain les dieux naîtront (poèmes), Paul Chamberland
Demeures du passé vent (poèmes), Jean Thiercelin
L'Etat de débauche (poèmes), Jean-Yves Collette
La Trajectoire (poèmes), Maurice Soudeyns
Poèmes du vent et des ombres, Rémi-Paul Forgues

La Tranche sidérale (poèmes), Jean Hallal
Profil de l'original (roman), Andrée Maillet

1975

Poésisoïdes (essais), Gilles des Marchais
Chouennes (R), Pierre Perreault
Suzanne le cha cha cha et moi (lettres), Lucien Francoeur
L'Homme essentiel (essais), Pierre-Yves Pépin
Le Gage (poèmes), Lorenzo Morin
Dans le blanc des yeux (poèmes), Louis Toupin
Gluck (poèmes), Claude Haeffely et F. Olaechea
Griefs (poèmes), Gilbert Langevin

1976

Atlante (poème), Robert Marteau
Poèmes (R), Alphonse Piché
Drive-in (poèmes), Lucien Francoeur
Peinture sur verbe (proses), Robert G. Girardin
Le Prince de sexamour (poèmes), Paul Chamberland
Episodes (poèmes), Pierre Nepveu

1977

Les Remparts de Québec (roman), Andrée Maillet
L'Homme gratuit (essais), Pierre-Yves Pépin
Ici, ailleurs, la lumière (poèmes), Fernand Ouellette
Gélivures (R), Pierre Perreault
L'Octobre suivi de Dérives (poèmes), Michel Beaulieu
La Traversée du réel (poèmes), Michel Leclerc
Le Temps nous, Jean Hallal
Le Temps nous (R), Jean Hallal
Le Rire précolombien (essai), Rémi Savard

1978

Le Corps bissextil (roman), Claude Robitaille
Les Néons las (poèmes), Lucien Francoeur
Une Certaine volonté de patience (poèmes), Jean-Yves Collette
Mon Refuge est un volcan (poèmes), Gilbert Langevin
Exergue (poèmes), Pierre Brisson
Le Centre blanc (R), Nicole Brossard

Chroniques

poésie

DEUX POÈTES : MÉLANÇON ET LAFOREST

Peinture aveugle⁽¹⁾

*Appelles-tu la peinture « poésie muette »,
le peintre peut qualifier de « peinture
aveugle » l'art du poète.*

Léonard de Vinci

Probablement que les yeux pourtant ouverts de la Joconde ne voient rien et qu'elle est aveugle, de cette cécité lumineuse qui lui permet de voir véritablement, de traverser les apparences et de sourire ; et c'est tout le génie de Léonard de Vinci que de donner à voir ce regard blanc par lequel le contemplateur se voit lui-même, tel qu'en lui-même le peintre l'aura changé, ce peintre dissimulé dans le paysage et qui ne nous regarde plus par-dessus l'épaule de la Joconde.

(1) A paraître chez VLB éditeur.

Joie secrète ! Imaginons (les toiles sont faites pour cela) que Mona Lisa tourne la tête et regarde derrière elle : elle verrait ce que voit le peintre, et les fils du pinceau se confondraient avec les cheveux du modèle, formant une sorte d'eau noire, ni réelle, ni picturale. Ou imaginons que Léonard fait la Joconde en lui tournant le dos : le paysage qu'il verrait, c'est nous. Mille jeux analogues sont également possibles : comparaisons, substitutions, incarnations, élucidations, annulations. C'est que la grande peinture s'y prête, se donne à nous, a autant de facettes que vous voudrez, ou de miroirs. Beau sujet pour un peintre : un aveugle au miroir...

Le poème ne fonctionne pas autrement, et les mots muets font les plus beaux paysages, les plus vrais. Si le monde n'était pas vide au départ, comment ensuite l'habiterions-nous ? Si les mots ne se défont pas de leur matière, comment diront-ils le poids de la chair ? La chair de notre chair ? Signes ils sont certes, mais signes nous sommes aussi, et signes les paysages, les neiges et les vergers, les fleuves et les rues de la ville, et signes aussi les idées, les sentiments : poésie est synonyme de connaissance, et la connaissance se fait à deux ou n'est qu'un vain mot. Equation algébrique, le poème pèse les mots et les choses, pense à l'égalité parfaite ; alchimie aussi, le poème mélange pour mieux distinguer, sépare pour mieux unifier. Réussi, le poème reviendra au même, s'inclinant et s'abolissant devant la Présence, devant le Réel absolu dont parle Paul-Marie Lapointe, après Novalis, devant « l'aube, cette eau sans rive ».

La poésie de Robert Mélançon est intelligente, ce qui me justifie peut-être de commencer d'en parler comme je l'ai fait. Mais il y a autre chose, il y a le ton. Je n'ai pas envie de dire ici par quelles techniques (inversions, enjambements, appositions, parenthèses, etc.) la voix de Mélançon y parvient, tant au niveau du vers que du poème, tout en escaliers, que du recueil entier, tout en entrelacs, mais elles sont nombreuses, variées, subtiles et fort efficaces. Cette poésie s'entend, aux deux sens du mot : cette poésie est son et sens. Parfois l'angoisse affleure : « L'an / Ni le fleuve, ni le jour / Ne pensent à nous, qu'ils emportent », mais sans

s'installer à demeure comme chez Miron, sans peser : on dirait que Mélançon la prévoit et lui barre la porte ; toujours le poète trouve les moyens de l'empêcher, sinon de l'effacer : « j'habiterai / Ce temps où je tombe en tous sens ». Généralement, l'inquiétude fait place à l'attente (le fleuve m'emporte, je ne bouge pas, je finirai bien par voir où il m'amène), à une attente qui ressemble au consentement, mais à un consentement lucide, voulu, les yeux ouverts dans l'eau, et qui favorise la contemplation, la vision de sites étonnants dont la splendeur nous est révélée à travers un détail, détail qui renvoie inévitablement à la pierre sertie dans les heures et les siècles qu'est l'instant, cette herbe d'émeraude. Pas de nostalgie, sinon anticipée, et le poème ne se bâtit pas dans le passé, ni dans le futur, mais sur la pointe cristalline et acérée du Moment : il est mémoire du présent. Un savant équilibre, dans le vers comme dans le poème, du bref et du long nous apprend à mesurer simultanément notre petitesse et notre grandeur, comme dans les lavis orientaux le Sage, dans la vallée brumeuse aux grands arbres et aux montagnes hautes, paraît petit par contraste, mais peut grandir par osmose (ce doit être pourquoi on le campe si souvent tout près d'un pont : il va traverser le tumultueux torrent des apparences).

Certes la poésie de Mélançon accuse des ressemblances avec la nôtre, l'occidentale, celle de Maurice Scève par exemple, et se réfère à l'occasion à nos mythes (Actéon, Argus, l'Hespérie, l'Eden...), mais aussi cette poésie vient d'Orient (ou va vers lui)⁽²⁾, et le mythe de Phénix, commun aux deux traditions, me paraît central : tout tend ici à la réalisation de l'exploit de l'oiseau de feu. D'abord, épreuve et chance, la nuit maintes fois est convoquée, la nuit qui dissoudra toutes choses et rendra possible la vision des figures qui les forment, ces choses, et la compréhension des lois qui les meuvent. Le temps est-il autre chose qu'un objet déplacé ? Et pourquoi ne pourrait-on pas « trouver l'orme où l'automne commence », examiner « les gerbes d'heures que fouille le

(2) En témoigne peut-être encore davantage son premier recueil, *Inscriptions*, livre de luxe à tirage restreint, publié par les éditions de l'Obsidienne et illustré par Gisèle Verreault-Lapointe (1978).

vent » ? Très savante étude des rapports subtils que l'univers tisse entre le temps et l'espace, la poésie de Mélançon s'attarde en divers lieux, Montréal, le boulevard Lasalle, le lac Brôme, la Loire et la Touraine, les vergers (réels ou métaphoriques), dans l'espoir que l'épiphanie y aura lieu, et qu'en attendant (ce qui est une manière de cheminer vers l'immobile), il nomme *aube, amante, été. Ou neige* :

*Blanc. Qui est absence de tout
Buisson chaud, qui est absence de tout
Paysage. Où les ténèbres mêmes
Se perdent, ne parviennent à être sinon
Cette mémoire de lumière qui monte
Du sol aveugle. Qui est absence
D'herbe, de pierre, d'ombre.
Où se dissout le monde. Qui est
La page enfin où a lieu le lieu.*

Et quel est donc le sujet de toute peinture, si ce n'est la peinture même ? Ainsi la poésie, ici tour à tour sereine et tourmentée, d'un tourment discret, et fragilement pacifique, par la contemplation de bouquets, de fruits, de phrases et de fleuves emportés au fil de la plume et du temps, la poésie de Mélançon est réflexive ; elle est miroir, elle est pensée ; et ses images ressemblent à *des images d'images*. Peut-on concevoir une plus probante approche du Réel ?



Le divan des alternances

Aux éditions Nouvelle Optique, qui font de beaux livres et publiaient il n'y a pas longtemps les *Textes en croix* de Legagneur (voir LIBERTÉ 118-119), paraît *Le divan des alternances* de Jean-Richard Laforest, son premier recueil je crois. A la fois cultivée et sauvage sa poésie joue sur les rapports entre le dedans et le dehors ; l'on s'exercera ici, comme le conseillait Rimbaud, à voir des caravanes sur le corps d'une femme, à entendre dans les saules le bruissement de sa robe, à parvenir aux multiples « portes de l'étonnement » que sont

ces poèmes, à les ouvrir avec « la clé des précieuses clairvoyances » et à entrevoir un « ciel analogique ». Vie et vocabulaire sont ici luxuriants et capiteux ; les sens du poème et les sens physiques se conjuguent et tendent à la formation, au-delà des arabesques, du cercle archétypique suggéré à travers les images de l'arche, de la poire, de la bague, de l'étreinte, de la lune, de la cuiller, des lèvres, d'un tambour, du satin et des chevelures.

Poèmes « érotiques » : le divan dont le titre fait état ne serait-il pas celui sur lequel s'ébat, se débat, lutte et s'accouple (secrètement) le couple typique, universel — yin et yang peut-être — le double principe alternatif du temps (nuit/jour) et du monde (ici/ailleurs) ? Alternances : accords parfois, discordances parfois ; formes et lieux, très variées, emmêlés, reflètent le duel d'amour fondamental, plus divin qu'humain.

Je laisse fermenter le moût. Je relirai ces poèmes.

FRANÇOIS HÉBERT

peinture

CHARLES GAGNON*

Il est rare de voir un vrai peintre. Rare de voir un homme engagé dans son oeuvre comme l'est Charles Gagnon. C'est une joie de suivre son développement sur le chemin qu'il déploie au cours des années, vérifiant qu'il ne s'est à aucun moment fourvoyé, qu'il a, par un fil invisible, approché des territoires qui ne furent d'abord que soupçonnés à tâtons.

Son point de départ, celui en tout cas que nous propose sa rétrospective, son point de départ, c'est la matière et c'est le matériau déchargés le plus possible de tout pouvoir qui ne leur soit intime et intrinsèque. Certes, Gagnon n'est pas là le premier. N'importe. Il lui fallait un point d'appui, qu'il a trouvé ; il lui fallait un contexte actuel où il pût se fortifier, aussi allait-il de soi qu'il se tournât vers ce que l'Amérique produisait de plus fort plastiquement. Pour nous,

* Au Musée des Beaux-arts de Montréal pendant l'automne de 1978.

aujourd'hui, ça signifie qu'il avait l'oeil, et ça se voit dès les premiers murs. Et ce qu'on décèle, c'est que quelque chose veut se frayer une voie, comme dans la terre la plantule aspirant à la lumière. Dès les premières oeuvres qui nous sont offertes, les signes sont présents : dans l'opacité du matériau, un frémissement nous avertit. Que Gagnon accumule, évacue, juxtapose, badigeonne, l'instinct le guide par lequel il apprend à désapprendre ce dont il est informé. Il s'éprouve, il explore, il use même de techniques parallèles, comme la photo, pour déterminer des espaces, des rapports que la vue ne saurait retenir et fixer. Il ne néglige rien pour s'éloigner, se perdre et peut-être savoir ce qu'il veut. Bel acharnement. Conjugaison de l'effort et de la volonté afin que n'apparaisse que l'aisance, qu'affleure la désinvolture, afin que se découvre au-delà de l'horizon le paysage caché par la courbure de la terre et celle du frontal. On avance, mais sur place, pour que l'étendue se retourne, et s'ouvrant mette à nu ses forces intensives, contre l'extension consente à l'intensité. Je note chez Gagnon la puissance contrôlée du geste, l'aspiration permanente à la lumière, et à l'inverse la volonté de quadraturer le ciel en terre pour s'interdire vaporosité, flou, évanescence. La conscience est en acte dans le lyrisme. La critique s'inscrit dans l'action. La matière n'échappe pas aux sens : au contraire, elle devient plus tactile, plus savoureuse, et, sans se détacher, sans se symboliser, elle se conquiert lumineusement.

Il est évident que le maître de Gagnon n'est autre que le maître des *Nymphéas*, comme ce dernier l'est ou bien le fut de ceux qui fondèrent l'Amérique en peinture. Purement et simplement, Gagnon nous offre en modulations grises et bleutées sa version des bassins de Giverny. Il a, dans l'oscillation de son pendule, des moments un peu plus systématisés où l'abstraction menace avec quelque ironie la concrétude du tableau. C'est que Gagnon aussi aime l'humour, déteste le sérieux pour se livrer autant qu'il lui est permis à la légère gravité de la musique lumineuse qu'il délivre. Son oeuvre pétille d'intelligence, ce que je trouve moins que jamais négligeable. Par la force qu'elle communique, par la joie qu'elle insuffle, c'est une oeuvre thérapeutique quand tant

d'autres ne sont que didactiques et, ce qui va de pair, enflées de prétention.

Quand vous pénétrez dans la dernière salle, c'est en vous l'explosion d'un bouquet, fait d'ailleurs de peu de fleurs, de peu de parfums, mais qui imprègnent la terre et sensualisent le ciel. Il me semble qu'ici le peintre a trouvé son orient, dont le chemin passe, comme il va de soi, par Venise, la Hollande, la France de Watteau à Monet. Il est des toiles au traitement de terres et d'éclats de ciel ; il est une encre au chiffre de la Chine ; il est une peinture noire comme une soie taoïste où le pays d'invisibles montagnes et lacs simultanément s'édifie en évaporations et condensations ; regarder vient en vous comme suprême récompense. Et ce n'est point paisible du tout, mais plein de la grande paix des astres qui explosent et dont on n'entend que dans les miroirs la musique.

ROBERT MARTEAU

à suivre

ROME. L'air de Rome me parut pollué.

— Ce sont, me dit un Romain, tous ces Conclaves. Fumées noires, fumées blanches . . .

J. F.-R.

.....

MARC LALONDE, député d'Outremont, envoie régulièrement à ses ouailles un bulletin parlementaire bilingue, ou presque. Celui de novembre contient notamment une liste de seize adresses utiles, adresses normalement traduites (« Montréal : « Montreal », etc.), sauf . . . La liste anglaise contient une adresse qui ne figure pas dans la française : « Central Mortgage and Housing Corporation ». Et la liste française contient une adresse qui ne figure pas dans l'anglaise : « Commission de l'unité canadienne ». Logique sans doute : la première s'adresse aux propriétaires du Québec, la seconde aux locataires du Canada.

F. H.

.....

ATTENTION !... Rater complètement quelque chose, c'est une réussite.

J. F.-R.

.....

LES PURS PUENT DE PLUS EN PLUS.

A. B.

.....

UN ÉCOSSAIS, un jour, découvrit une note de musique, qui l'enchantait. J'en ai une ! Et une bonne ! dit-il (en écossais). Dès lors, la cornemuse était inventée.

J. F.-R.

.....

ENTENDU dans les couloirs de l'Université : « Je viens de lire Proust et ça m'a aidé à comprendre Gérard Genette. »

1) *Quelle ineptie ! même Guy Laflèche n'irait pas si loin.*

2) *Admirable ! C'est vrai que Proust est plus clair que Genette, plus vrai, plus grand, plus direct, plus profond, etc., et que les écrivains, qui saisissent mieux le monde que les critiques, saisissent du même coup leurs critiques.*

F. H.

.....

AVEC L'ARGENT DES PAUVRES, enrichir les riches. Avec la sueur des peuples, enrichir les Etats. Ensuite, les Etats auront les moyens : ils empêcheront les peuples d'être heureux.

J. F.-R.

.....

LA SÉMIOLOGIE est creuse. Prenons un exemple : SIGNIFIANT. Son signifiant est le mot « signifiant »... c'est-à-dire la chose signifiée : signifiant ! Son signifié, la chose signifiant, c'est-à-dire le mot « signifiant » ! Et sa signification, la relation tautologique entre signifiant et signifié, c'est-à-dire rien !

Une métalangue, la sémiologie? Une tautologuie.

Aucun rapport avec Otto Lang.

Bah! Comme dit René Lapierre, chacun trouve saussure à son pied.

F. H.

.....

ON A TROUVÉ, hier, la main de Dieu dans la culotte de Nadine. Encore une explication du vote libéral des femmes, au Québec.

J. F.-R.

.....

TEL qui se dit guidé par la main de Dieu est manchot. Ou bien Claude Ryan est manchot : mais non. Ou bien il ne l'est pas, et il ment, il n'est pas guidé par ladite main. Or voici la vérité, qui est plus nuancée, et que Dieu m'a confiée un soir que je ne regardais pas le téléjournal : sa paternelle main tord l'oreille de Claude, tandis qu'il le tance : « Voyons, mon petit, ce n'est pas si sérieux que ça, la vie ! » Il paraît que Claude, la nuit, se réveille parfois en criant : « Akéla ! Pourquoi m'as-tu abandonné ? »

F. H.

.....

EN AUTOMNE, le silence lentement s'établit. Les paroles gèlent. Patience, vous entendrez au printemps.

J. F.-R.

.....

« NOTRE DODO » ! Comme Belleau a raison dans sa Tribune ! Dans un récent numéro de la revue Perspectives (11 novembre), ne fait-on pas l'éloge de Dominique Michel en ces termes : « Quelle grande artiste, cette petite dame ! Quel sens de la perfection » (sic), etc. Cela fait 25 ans qu'elle triomphe dans les cabarets, à la télé ; mais l'Hexagone aussi

a 25 ans, et Perspectives lui consacrerait-elle un article ? Pensez-vous ! « Notre Dodo » ! ... le sommeil du peuple, oui !

F. H.

.....

NADINE, ENCORE. Un peu de mystère entourait notre amie Nadine. Cela lui faisait du halo, sinon du hâle (puisqu'elle a la peau blanche de la Geneviève de Fernand Ouellette, et ne pourrait bronzer). Du halo, donc : un ajout, un charme de plus. Elle provoquait Belleau, le faisait rimer et nous publiâmes cela. Elle faisait rire, un peu, Godbout, qui volontiers se moque de tous... Rivard ignorait superbement Nadine, c'est notre ténébreux, je le soupçonnais de faire exprès, un peu, pour l'énerver. Ricard expliquait souvent des choses, à Nadine, sur la littérature... Jean-Guy, suprême de distinction, ne raccrochait jamais le téléphone avant Nadine. Bref, nous allions gentiment notre chemin, avec cette femme que je jure que je n'ai pas inventée, bon dieu !

Et voilà que François Hébert... Oh, le vilain !

J. F.-R.

.....

LA MYTHOLOGIE, quel maquis ! Un jour, on croit que Nadine est née de la cuisse de J. Folch, le lendemain on se ravise, on découvre qu'elle est née d'un postillon d'A. Belleau. Quel exploit tout de même ! Et Nadine fut.

Sceptiques, n'ayant jamais voyagé dans la bouche de Belleau, certains croient que Nadine est une pure invention. Que non ! Un de mes amis, un jour, lui montra quelques-uns de ses poèmes ; elle les lut et manifesta quelque embarras. Les poèmes n'étaient pas mauvais, mais complexes. L'auteur s'était attendu à ce que Nadine les comprît, voire les apprécîât. Mais non. Rien. Elle restait coite. L'auteur, blessé, la bouda un peu. « Quoi ! dis quelque chose ! Tu dois éprouver quelque chose ? Parle ! » Nadine fondit en larmes.

Les poèmes étaient moins émouvants que les pleurs de Nadine, du véritable vif-argent.

F. H.

.....

UN CLOU. Quand j'ai besoin d'un clou, pour réparer un coin de la maison où je passe l'été, je trouve toujours un clou. Un vieux clou. Rouillé, mais encore bon. Si je demande au voisin, il me prête un clou (il me le donne). C'est un vieux clou. Rouillé. Mais bon.

Combien d'années, de siècles, y a-t-il que je n'ai vu un clou neuf ? J'imagine que l'aventurier de la légende s'en alla vers l'Eldorado pour ça : ne plus se servir, enfin, que de clous neufs.

J. F.-R.

.....

MARC LALONDE : *le Marcus Welby de la Constitution.*

F. H.

.....

LE TRAIT D'UNION est à la souveraineté ce que la tapette est à la mouche.

J. F.-R.

.....

SAGESSE. *Taillez vos griffes dans la peau de vos proies.*

F. H.

.....

ÉTAPISTE... C'est une fausse-piste.

N.

.....

C'ÉTAIT EN 1960, je crois bien. Nous reçûmes un texte, signé Patafon (Emmanuel). Un horrible poème, hermétique, du moins ce fut l'avis du Comité de lecture d'alors. Dans ces cas-là, et en ce temps-là, l'un de nous se dévouait : l'un de nous, donc, (mais qui, bon dieu ?) écrivit à Patafon (Emmanuel). Nadine conseilla la prudence : un poème même abscons ne signifiait rien, il ne fallait décourager personne, il

convenait de suggérer et non pas de rejeter... Bref, funeste Nadine, on demanda à l'auteur « s'il n'avait pas autre chose ». Candeur, terrible candeur. Comme si nous n'avions pas tous autre chose !

(à suivre)

.....

ON NOUS ENVOYA DOUZE NOUVELLES BRÈVES, signées, toutes, Emmanuel Patafon. Si je me souviens bien, c'était l'automne et les outardes fichaient le camp. L'un de nous (mais qui ?) passa tout un week-end de fin-de-semaine à Montmagny, lisant et sacrant. Il paraît que c'était mauvais. Insignifiant. Terne. Il nous fit rapport. Savez-vous ce qui se passa ? C'est que tant de travail et tant de peine nous firent pitié — je veux dire le travail et la peine de notre camarade lecteur. Je suis sûr, après coup, que ce fut la raison. Nous choisîmes la moins mauvaise et la plus brève des douze nouvelles, et nous la publiâmes. C'était 1961, l'année de l'éruption du Krakatoa. Eh oui.

(à suivre)

.....

LES ÉVÉNEMENTS SE PRÉCIPITENT, à partir d'une poussée initiale. Phénomène connu, réaction en chaîne, qui nous enchaîna. Le sieur Patafon (Emmanuel) écrivit des lettres élogieuses à notre Directeur, qui sourit. Il téléphona à Nadine, lui fit un brin de cour, même, et Nadine sourit. Il nous envoya un article, une sorte de chronique historique baptisée « petit essai », qui nous laissa froids. C'était adressé de la part de votre collaborateur reconnaissant. On n'est pas de bois, quoi. On publia, comme on hausse les épaules.

(à suivre)

.....

ON APPRIT, en 1963, qu'il venait d'entrer au journal l'Aéroplane, comme critique littéraire. Il signait Emmanuel-Oscar Patafon. Durant des années, sa chronique parla de toutes nos activités littéraires. En bien, naturellement. Patafon

nous aimait. Nous ne l'avions jamais rencontré, mais il nous semblait le connaître : une sorte de complice attentionné ; respectueux, aussi (le respect se perd, nous y sommes sensibles). Bientôt, il publiait un roman-récit (sic) intitulé *l'Hippogriffe nyctalope*. C'était bien lui, E.-O. Patafon, et au dos de la couverture du livre notre modeste revue était citée « lieu privilégié, lisait-on, où l'auteur (c'était lui) a trouvé sa première tribune ».

(à suivre)

.....

IL FALLUT CINQ ANS pour qu'il fût nommé Sous-ministre. De la Culture, naturellement. Monsieur E.-Oscar Patafon commit quelques discours de pure orfèverie. Nul ne les comprenait, bien sûr, mais on se berçait à l'érudition, et parfois l'assurance de profondes réformes, qui n'allaient pas tarder, déclenchait l'enthousiasme. Le Sous-ministre, hélas, n'avait plus le temps de nous envoyer un article, ni même un poème. Nous nous faisons une raison. L'un de nous (qui ça ?) lui écrivit à propos d'un poète espagnol qui mourait de faim. Le poète espagnol reçut un subside substantiel. Dans Sous-ministre, il y a sous...

(à suivre)

.....

LES DÉCLARATIONS PATAFON parurent dans divers journaux et revues européens. Le Figaro-Monde, le Nouvel-Express, le Spiegel-Romano, j'en passe. Les thèses de E.-O. P., sur la re-lecture historique de l'événement caché, sur la poésie bi-directionnelle, sur la culture d'élite à la masse, sur la double appartenance de chaque côté du trait-d'union, etc., restent, comme on dit, dans toutes les mémoires. Il avait des thèses sur tout. Il écrivit une trilogie, auto-biographique, avec au début du premier tome un arbre généalogique contenant tous les personnages. L'un de nous la lit (ne le nommons pas).

(à suivre)

.....

NOUS APPRENONS au moment de mettre sous presse qu'on vient de proposer Patafon (Emmanuel-Oscar) pour le Nobel.

J. F.-R.

.....

EXCLUSIF à Liberté : le commentaire de François Rabelais sur les événements de Guyanne, tel que rapporté par Nadine :

« Jim Jones est à Jimmy Carter ce que :
 le Kleenex est à la soie ;
 la morve à la morgue ;
 la merde aux mers et mondes ;
 la couche au bébé ;
 le bébé au papa ;
 le linceul à la peau ;
 la puce au pré ;
 le torchon à la serviette ;
 la peau de vache à la vache ;
 madame Carter à monsieur Carter ;
 (un cul est un cul) ;
 la déchirure au pli ;
 Jim à Jimmy ;
 la mort à la vie ;
 le France à la France ;
 le jute au velours ;
 François Hébert à François Rabelais ;
 le niochon au gnostique ;
 le trombone au papier ;
 l'étiquette au costume ;
 le drap à la couverture ;
 ou vice-versa ;
 le président à la présidence ;
 la secrétaire au président ;
 Jean-Yves Collette à Jacques Godbout ;
 la marge à la feuille de papier ;
 le masque à la mort rouge ;
 la mort rouge au masque ;
 la violence à la tendresse ;

la franchise au protestantisme ;
le Kool-Aid au cyanure ;
et réciproquement ;
mais avec des nuances ;
des nuages, de la suavité ;
de l'eau dans le vin ;
ce que la lie est au vin ;
le lait dans le café ;
ce que le sein est au soutien-gorge ;
le sexe au texte ;
le texte au sexe ;
le chauffeur d'autobus à l'ambidextre ;
la papesse à la vitesse ;
le sang au Polaroid ;
le bouton au vérolé ;
la manchette au journaliste ;
la pâte au papier ;
et à la tarte ;
à la crème ;
le tonton au mouton ;
le tonton-macoute ;
le tonton m'écoute ;
le tonton t'écoute ;
le tonton ses coups portent ;
ce que le moqueur est à la moquette ;
le nylon au coton ;
les nerfs au coton ;
le dacron au nylon ;
l'acrylique à l'huile ;
la quantité à la qualité ;
le vingtième siècle au seizième ;
le Boeing à Icare ;
le métal à la cire ;
la cire au soleil ;
la fusée au galion ;
les rabais aux Arabes ;
l'ara au para ;
le Krakatoa à Barrabas ;
Jim Carter à Jim Jones ;

les beaux atours au linge sale ;
 la famille à la buanderie ;
 la peau de chat au chat ;
 la langue au chat ;
 le mal aux cheveux ;
 Claude Ryan à Honeysuckle Divine ;
 Sonny Wade à Iona Campagnolo ;
 Bell Canada à *Pour qui sonne le glas* ;
 la bourse à la vie à Paramaribo ;
 la ville à la campagne ;
 le tuxedo à Colombo ;
 le Ceylan au Michigan ;
 le malheur à l'argent ;
 le brelan au poker ;
 la défaite au perdant ;
 Lucky Luke à Trudeau ;
 la Rhodésie au firmament ;
 la danseuse à gogo ;
 la douleur à la laine ;
 la vie à l'ambiguée ;
 la bière à la bedaine ;
 Jules à Jim ;
 Jones à Carter ;
 Jim à Jim ;
 Jim à Jimmy ;
 et Pyj à Ma ;
 mais aussi ce que le tissu est au tissu. »

F. RABELAIS/N.

.....

Estuaire

a publié

Geneviève AMYOT, Hugh BARRETT, Michel BEAU-
LIEU, Rachid BOUDJEDRA, Jacques BRAULT, Jean-
Yves COLLETTE, Alfred DESROCHERS, Gilbert DU-
PUIS, Jean-Paul FILION, Claude FLEURY, Jacques
GARNEAU, Michel GARNEAU, Roland GIGUÈRE,
Jean-Pierre GUAY, Claude HAEFFELY, Pierre Jakez
HELIAS, Christain HUBIN, Pierre LABERGE, Gatien
LAPOINTE, Félix LECLERC, Alexis LEFRANÇOIS,
Clément MARCHAND, Gaston MIRON, Pierre MO-
RENCY, Suzanne PARADIS, Pierre PERRAULT, Alain
ROBERGE, Jean ROUSSELOT, François ROYER,
Jean ROYER, Francine SAILLANT, Frédéric-Jacques
TEMPLE, Jean-Gérard THÉODORE, Gérard TREM-
BLAY, Gilles VIGNEAULT.

ESTUAIRE

Casier postal 828

Haute-Ville

Québec 4, QUÉBEC

G1R 4S7

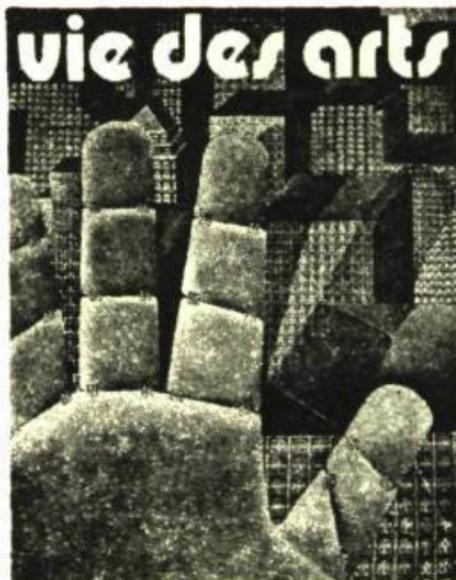
Je désire souscrire à partir du numéro: _____

- un abonnement de soutien (\$25.00/4 numéros)
 un abonnement régulier (\$12.00, étranger: \$20.00/4 numé-
ros)

Nom _____

ADRESSE _____

*N.B. Des exemplaires des numéros déjà parus sont encore
disponibles au prix de \$3.75, frais postaux compris.*



VIE DES ARTS

Revue trimestrielle d'information artistique
Environ 92 pages par édition
De nombreuses illustrations en couleur et en noir et blanc
Le seul périodique des arts publié en langue française
en Amérique

Tribune de l'art contemporain
Guide de l'art ancien
Un musée imaginaire qui fait connaître
les développements de l'art

Vie des Arts vous invite à vous abonner
dès maintenant

Canada \$9 par an
 \$17 pour deux ans
Etranger \$10 par an
 \$19 pour deux ans

Le numéro \$2.50 15F.F.

En ajoutant un dollar à votre abonnement
vous recevrez à votre choix, l'Index des dix premiers
volumes de la revue ou un numéro ancien.

Vie des Arts
360, rue McGill
Montréal, Québec
H2Y 2E9
861-5488

*un bon imprimeur ?
le nôtre...*

PAYETTE & SIMMS
INC.

300, RUE ARRAN — SAINT-LAMBERT
(QUÉBEC)
TÉL. 672-6710

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN DÉCEMBRE 1978
SUR LES PRESSES DE
PAYETTE & SIMMS INC.
À SAINT-LAMBERT, P.Q.

deux livres :

un essai de François Hébert :

Triptyque de la mort

(P.U.M.)

un roman de Fernand Ouellette :

Tu regardais intensément Geneviève

(QUINZE)